



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

présente l'étude du

## ***“Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes”*** (1755)

essai d'une centaine de pages de

**Jean-Jacques ROUSSEAU**

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

- la genèse (page 8),
- l'organisation du texte (page 9),
- l'intérêt littéraire (page 10),
- l'intérêt documentaire (page 11),
- l'intérêt philosophique (page 18),
- la destinée de l'œuvre (page 21).

**Bonne lecture !**

## Résumé

### "À la République de Genève"

Rousseau lui adresse une lettre de louanges.

#### "Préface"

Rousseau affirme : *«La plus utile et la moins avancée de toutes les connaissances humaines me paraît être celle de l'homme et j'ose dire que la seule inscription du temple de Delphes contenait un précepte plus important et plus difficile que tous les gros livres des moralistes»* Négligeant l'inégalité physique, il établit que tous les maux, toutes les misères, toutes les aberrations, qui sont les causes de l'inégalité parmi les êtres humains, découlent uniquement de la vie sociale, puisque la nature les avait faits pour qu'ils mènent leur vie dans l'isolement. Aussi, pour étudier l'origine de l'inégalité morale ou politique, il entend repartir sur des bases plus proches du réel, se reporter à *«l'homme originel»*, pris *«dans l'état de nature»*, à l'époque où son âme n'était pas encore corrompue par les passions et les erreurs de toutes sortes, car *«tout est bien sortant des mains de l'Auteur des choses»*, et, à l'*«état de nature»*, *«les premiers mouvements sont toujours droits»* ; imaginer une reconstitution vraisemblable de la réalité historique, une *«histoire hypothétique des gouvernements»*. Il annonce : *«Ce n'est pas une légère entreprise de démêler ce qu'il y a d'originaire et d'artificiel dans la nature actuelle de l'homme, et de bien connaître un État qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'existera jamais, et dont il est pourtant nécessaire d'avoir des notions justes pour bien juger de notre état présent.»*

Pour lui, l'être humain moderne est perverti par toutes les facultés artificielles que lui impose la vie en société. Il faut le rappeler à ses devoirs les plus élémentaires.

Il affirme qu'il y avait dans *«l'homme originel»* *«deux principes antérieurs à la raison, dont l'un nous intéresse ardemment à notre bien-être et à la conservation de nous-mêmes, et l'autre nous inspire une répugnance naturelle à voir périr ou souffrir tout être sensible et principalement nos semblables»* ; qu'en *«découlèrent toutes les règles du droit naturel»* avant que *«la raison»* soit arrivée à *«étouffer la nature»*.

#### Introduction

Rousseau exprime ses préférences sur la manière de gouverner et de produire des lois : *«J'aurais désiré que, pour arrêter les projets intéressés et mal conçus, et les innovations dangereuses qui perdirent enfin les Athéniens, chacun n'eût pas le pouvoir de proposer de nouvelles lois à sa fantaisie ; que ce droit appartînt aux seuls magistrats ; qu'ils en usassent même avec tant de circonspection, que le peuple de son côté fût si réservé à donner son consentement à ces lois, et que la promulgation ne pût s'en faire qu'avec tant de solennité, qu'avant que la constitution fût ébranlée on eût le temps de se convaincre que c'est surtout la grande antiquité des lois qui les rend saintes et vénérables, que le peuple méprise bientôt celles qu'il voit changer tous les jours, et qu'en s'accoutumant à négliger les anciens usages sous prétexte de faire mieux, on introduit souvent de grands maux pour en corriger de moindres.»*

#### Première partie

Partant de l'hypothèse que la structure et l'aspect des corps ne se sont pas modifiés au cours de millénaires, Rousseau voit l'homme primitif comme menant une existence sauvage, vagabonde, essentiellement animale. Sa rude existence dans les forêts a fait de lui un être robuste et agile, vivant seul, habile à chasser, à pêcher, à cueillir des fruits, la nature, généreuse, lui offrant en abondance tout ce dont il a besoin. Ses sens sont exercés. Il est peu sujet aux maladies car la plupart de celles-ci naissent de la vie civilisée. Il n'a pour seul souci que la facile satisfaction de ses besoins primaires, purement vitaux (manger, boire, dormir, s'accoupler). Rousseau statue : *«Les seuls biens qu'il*

connaître dans l'univers sont la nourriture, une femelle et le repos ; les seuls maux qu'il craigne sont la douleur et la faim ; je dis la douleur et non la mort ; car jamais l'animal ne saura ce que c'est que mourir, et la connaissance de la mort, et de ses terreurs, est une des premières acquisitions que l'homme ait faites, en s'éloignant de la condition animale.» Moralement, il ne se distingue des animaux que parce qu'il n'a pas à suivre aveuglément ses instincts, qu'il peut agir dans le sens qui lui plaît. S'il a une plus grande intelligence que les animaux, son activité intellectuelle est cependant à peu près nulle, et il ignore les complications sentimentales et imaginaires : «Son âme, que rien n'agite, se livre au seul sentiment de son existence actuelle sans aucune idée de l'avenir, quelque prochain qu'il puisse être ; et ses projets, bornés comme ses vues, s'étendent à peine jusqu'à la fin de la journée». Rien ne trouble sa quiétude car il vit dans un équilibre parfait avec la nature. En cet état de béatitude originaire, il ne connaît pas l'inquiétude de l'avenir, il jouit de la paix d'un perpétuel présent. En fait, il est sans pensée, et donc sans angoisse. C'est «un être naturellement bon, aimant la justice et l'ordre», car «il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain, et les premiers mouvements de la nature sont toujours droits».

Rousseau marque alors son opposition à Hobbes qui, s'il eut «bien raison d'affirmer que l'homme à l'état de nature n'a aucune idée de la bonté», eut tort d'en conclure que «l'homme est naturellement méchant, ne connaît pas la vertu, refuse toujours à ses semblables des services qu'il ne croit pas leur devoir, s' imagine follement être le seul propriétaire de tout l'univers [...] ne cherche qu'à attaquer, et combattre» ; il considère que «Hobbes a très bien vu le défaut de toutes les définitions modernes du droit naturel, mais que les conséquences qu'il tire de la sienne montrent qu'il la prend dans un sens qui n'est pas moins faux. En raisonnant sur les principes qu'il établit, cet auteur devait dire que l'état de nature étant celui où le soin de notre conservation est le moins préjudiciable à celle d'autrui, cet état était par conséquent le plus propre à la paix et le plus convenable au genre humain. Il dit précisément le contraire pour avoir fait entrer mal à propos dans le soin de la conservation de l'homme sauvage le besoin de satisfaire une multitude de passions qui sont l'ouvrage de la société et qui ont rendu les lois nécessaires», ainsi que la soumission à une autorité commune.

Rousseau stipule alors : «Il n'a jamais existé de société, à quelque degré de corruption qu'elles aient pu parvenir, dans laquelle on ne fit aucune différence des méchants et des gens de bien ; et dans les matières de mœurs où la loi ne peut fixer de mesure assez exacte pour servir de règle au magistrat [...] C'est à l'estime publique à mettre de la différence entre les méchants et les gens de bien ; le magistrat n'est juge que du droit rigoureux ; mais le peuple est le véritable juge des mœurs ; juge intègre et même éclairé sur ce point, qu'on abuse quelquefois, mais qu'on ne corrompt jamais.»

Ensuite, Rousseau nie que les êtres humains «à l'état de nature» aient été mauvais par nature. Comme ils vivaient seuls, ils n'auraient eu aucune raison de faire du mal aux autres. «N'ayant entre eux aucune sorte de relation morale ni de devoirs connus, ils ne pouvaient être ni bons, ni méchants, et n'avaient ni vices ni vertus». Pour eux, être bon, c'était obéir aux impulsions de la nature. Ils avaient évidemment cet «amour de soi», qu'il faut se garder de confondre avec le défaut si funeste qu'est l'amour-propre : «Il ne faut pas confondre l'amour-propre et l'amour de soi-même, deux passions très différentes par leur nature et par leurs effets. L'amour de soi-même est un sentiment naturel qui porte tout animal à veiller à sa propre conservation, et qui, dirigé dans l'homme par la raison et modifié par la pitié, produit l'humanité et la vertu. L'amour-propre n'est qu'un sentiment relatif, factice, et né dans la société, qui porte chaque individu à faire plus de cas de soi que de tout autre, qui inspire aux hommes tous les maux qu'ils se font mutuellement, et qui est la véritable source de l'honneur.» L'amour-propre n'est donc que «vanité», tandis que «l'amour de soi» correspond à l'instinct de conservation, sans lequel l'espèce humaine n'aurait pas survécu, et qui pousse l'individu à s'adapter au milieu pour «persévérer dans son être». L'amour-propre, par lequel l'individu aime l'image de lui qu'il donne aux autres, a remplacé «l'amour de soi», attachement immédiat à sa propre conservation, mais qui était, chez les êtres humains «à l'état de nature», tempéré par deux principes antérieurs à la raison, le premier étant celui de notre bien-être et de notre conservation, le second, celui de notre répugnance à commettre des actes qui feraient du mal à nos semblables, les feraient souffrir et périr ; de notre désir de venir à leur secours. Ainsi animés par un sens inné de la pitié, les êtres humains «à l'état de nature» n'étaient donc pas du tout agressifs. D'ailleurs, c'était, aux yeux de Rousseau, ce qui aurait fait naître le droit naturel : «Si je suis obligé de ne faire aucun mal à mon semblable, c'est moins

*parce qu'il est un être raisonnable que parce qu'il est un être sensible ; qualité qui, étant commune à la bête et à l'homme, doit au moins donner à l'une le droit de n'être point maltraitée inutilement par l'autre.»*

Rousseau poursuit sa démonstration en établissant que, s'il y avait entre les individus quelques différences de force, de santé, de beauté, etc., cela importait peu puisque ils vivaient seuls : *«Dans cet état primitif, n'ayant ni maison, ni cabanes, ni propriété d'aucune espèce, chacun se logeait au hasard, et souvent pour une seule nuit ; les mâles, et les femelles s'unissaient fortuitement selon la rencontre, l'occasion, et le désir, sans que la parole fût un interprète fort nécessaire des choses qu'ils avaient à se dire : ils se quittaient avec la même facilité.»* *«Errant dans les forêts sans industrie [«activité»], sans parole, sans domicile, sans guerre, et sans liaisons, sans nul besoin de ses semblables, comme sans nul désir de leur nuire, peut-être même sans jamais en reconnaître aucun individuellement, l'homme sauvage, sujet à peu de passions, et se suffisant à lui-même, n'avait que les sentiments et les lumières [«connaissances»] propres à cet état, ne sentait que ses vrais besoins, ne regardait que ce qu'il croyait avoir intérêt de voir, et son intelligence ne faisait pas plus de progrès que sa vanité. Si par hasard il faisait quelque découverte, il pouvait d'autant moins la communiquer qu'il ne reconnaissait pas même ses enfants. L'art périssait avec l'inventeur ; il n'y avait ni éducation ni progrès, les générations se multipliaient inutilement ; et chacune partant toujours du même point, les siècles s'écoulaient dans toute la grossièreté des premiers âges, l'espèce était déjà vieille, et l'homme restait toujours enfant.»* Comme ces êtres n'avaient *«presque aucune sorte de relation entre eux»*, n'entretenaient de rapport qu'avec la nature physique, qu'avec leur environnement immédiat, les inégalités naturelles entre eux ne leur étaient pas sensibles, étaient imperceptibles, négligeables.

Pour Rousseau, l'humanité connut alors un âge d'or : *«Cette période du développement des facultés humaines, tenant un juste milieu entre l'indolence de l'état primitif et la pétulante activité de notre amour-propre, dut être l'époque la plus heureuse et la plus durable. Plus on y réfléchit, plus on trouve que cet état était le moins sujet aux révolutions, le meilleur à l'homme, et qu'il n'en a dû sortir que par quelque funeste hasard qui pour l'utilité commune eût dû ne jamais arriver. L'exemple des sauvages qu'on a presque tous trouvés à ce point semble confirmer que le genre humain était fait pour y rester toujours, que cet état est la véritable jeunesse du monde, et que tous les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu, et en effet vers la décrépitude de l'espèce. Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique, en un mot tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature, et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce [«relations entre personnes»] indépendant. Mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre ; dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons.»*

C'est qu'il y avait aussi en puissance, chez l'être primitif, une autre caractéristique qui allait contribuer à la fois à son progrès et à son malheur : *«la perfectibilité»*, la capacité, liée à la liberté, de s'émanciper de la nature, de modifier son comportement, de changer (en bien ou en mal) sa situation, selon des circonstances imprévisibles, selon les réalités de son temps et de son espace, cette faculté lui permettant d'entrer dans la sphère de l'historicité et de la culture, car chaque difficulté appelle une réflexion, chaque réflexion, une réponse, chaque réponse, un acte tout à fait nouveau. *«La perfectibilité»* distingue l'être humain de l'animal : *«Si l'homme et l'animal se distinguent, c'est parce que l'animal est à sa naissance ce qu'il sera toute sa vie, alors que l'homme, par sa perfectibilité, apparaît comme un être dynamique et inventif, capable de se surpasser, de devenir autre que ce que la nature a fait de lui»*, de sortir de lui-même, de sa pure nature, pour s'adapter à son cadre spatio-temporel. *«Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, et pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la*

détruire, ou à la déranger. *J'aperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre.*» Seul l'être humain serait en mesure de percevoir en lui le phénomène de l'existence comme un pur possible, une ouverture sur l'indéterminé, et non comme la réalisation d'une tâche définie, à la façon de la vie affairée de la bête. Cette faculté aurait pu ne jamais se développer. Mais l'être humain y aurait été conduit par un funeste hasard : en cherchant à se nourrir davantage, il aurait découvert qu'il y a dans la nature certains aliments difficiles d'accès, tels les fruits se trouvant au sommet des hauts arbres, tels les animaux volants, tels les animaux féroces, et bien d'autres ; il utilisa alors des morceaux de bois pour atteindre les hauteurs, des pierres taillées pour produire du feu ; il fabriqua des flèches pour tuer les fauves. Et, à mesure qu'il s'habitua à user de telles techniques, il devint de plus en plus capable d'affronter les animaux féroces. Il fallut toute une suite de circonstances, que Rousseau juge malheureuses, pour *«rendre un être méchant en le rendant sociable»*.

Car l'être humain, qui était solitaire, en vint peu à peu à accepter de vivre avec les autres. Et ce fut encore par un funeste hasard : alors qu'il se battait avec un animal féroce qui prenait le dessus, un de ses semblables, animé par la pitié, vint à son secours ; ils se séparèrent sans se faire de *«civilités»* [*«politesses»*] puisque la pitié est une attitude tout à fait naturelle ; mais, une autre fois, alors que le solitaire avait du mal à traverser un fleuve, de nouveau, un de ses semblables vint à son secours en lui tendant un tronc d'arbre pour faciliter sa traversée. Ce serait donc l'habitude de se rendre des services mutuels qui aurait conduit les premiers êtres humains à *«s'unir pour lutter contre les dangers»* de la nature, qui *«subitement est devenue inhospitalière»*.

Ainsi serait né un premier besoin non naturel : l'utilisation du langage. En effet, comme on avait besoin de l'autre pour la chasse, la cueillette, et pour affronter des difficultés, il fallait pouvoir communiquer avec lui, donc créer des mots, d'abord pour désigner les objets physiques, puis pour donner des renseignements afin de permettre de fuir, de se cacher, de grimper, de sauter ; enfin, pour exprimer des sentiments (la peur, la haine, l'amour, le mépris, la jalousie, l'orgueil, l'envie, etc.). Or, si le développement de la langue rendit la chasse et d'autres techniques de conservation plus efficaces, il aurait aussi contribué à la désunion. En effet, à mesure que la langue se perfectionnait, elle aurait permis l'expression des comparaisons, des préférences ; de plus, certains se montrèrent plus aptes à prendre la parole en public.

Rousseau conclut ainsi cette première partie : *«Il est aisé de voir qu'entre les différences qui distinguent les hommes plusieurs passent pour naturelles qui sont uniquement l'ouvrage de l'habitude et des divers genres de vie que les hommes adoptent dans la société. Ainsi un tempérament robuste ou délicat, la force ou la faiblesse qui en dépendent, viennent souvent plus de la manière dont on a été élevé que de la constitution primitive des corps. Il en est de même des forces de l'esprit, et non seulement l'éducation met de la différence entre les esprits cultivés, et ceux qui ne le sont pas, mais elle augmente celle qui se trouve entre les premiers à proportion de la culture. Or si l'on compare la diversité prodigieuse d'éducatons et de genres de vie qui règnent dans les différents ordres de l'état civil [«les différentes classes de la société»], avec la simplicité et l'uniformité de la vie animale et sauvage où tous se nourrissent des mêmes aliments, vivent de la même manière, et font exactement les mêmes choses, on comprendra combien la différence d'homme à homme doit être moindre dans l'état de nature que dans celui de société et combien l'inégalité naturelle doit augmenter dans l'espèce humaine par l'inégalité d'institution.»*

## Deuxième partie

Rousseau commence par annoncer que la dénaturation n'allait pas s'arrêter là, que l'être humain allait développer une autre attitude pire que les autres, qui, pour lui, fut le vrai fondement de l'inégalité sociale et de la méchanceté humaine : le besoin de propriété.

En effet, les êtres humains primitifs, qui vivaient isolés, étant poussés par le besoin de *«perfectibilité»*, commencèrent à éprouver un besoin de stabilité, en vinrent à s'associer. D'abord s'établit la famille qui *«introduisit une sorte de propriété»*, qui obligea le solitaire à *«faire des provisions pour deux»*.

On construisit des cabanes. La liaison entre familles créa des groupes. Et, ainsi, les plus forts, les plus éloquentes, les plus rusés, et les plus beaux auraient eu tendance à ne vivre qu'avec leurs semblables, et à opprimer les plus faibles. *«L'égalité rompue fut suivie du plus affreux désordre : c'est ainsi que les usurpations des riches, les brigandages des pauvres, les passions effrénées de tous étouffant la pitié naturelle, et la voix encore faible de la justice, rendirent les hommes avarés, ambitieux, et méchants.»*

Les humains, surtout les plus forts, créèrent de petites industries, découvrirent la métallurgie du fer qui permit de développer l'agriculture. Or l'agriculture portait en elle le germe de la propriété, de l'attitude qui consiste à faire sien ce qui auparavant appartenait à tous, c'est-à-dire tout ce que la nature met à la disposition des êtres humains. De ce fait, *«le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisait de dire : ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile [«organisée»]»*. La propriété privée venait de naître, et, avec elle, tous les malheurs du monde. En effet, désormais, le propriétaire pouvait interdire aux autres l'accès à son territoire, se donnait le droit de les en exclure. Ainsi fut suscitée la méchanceté entre les êtres humains, car la propriété fit naître un vice qui est souvent source de conflit et de dislocation de l'harmonie sociale : *«l'amour-propre»*, la surestimation de soi et le mépris des autres, la tendance à vouloir se distinguer des autres par la possession des biens matériels (d'où le goût du luxe), à imposer ses exigences, à exercer le pouvoir. Les êtres humains furent ainsi lancés dans une course folle vers les richesses, voulurent développer chacune de leurs facultés pour améliorer leur sort aux dépens d'autrui. Soumis à la nécessité de s'imposer et de dominer, *«les riches [...] ne songèrent qu'à subjuguier et asservir leurs voisins»*, qui furent victimes d'une autre aliénation puisqu'ils ne jouirent plus que par le sentiment relatif et superficiel de leur supériorité sur ceux qui souffraient dans leur misère : *«L'ambition dévorante, l'ardeur d'élever sa fortune relative, moins par un véritable besoin que pour se mettre au-dessus des autres, inspire à tous les hommes un noir penchant à se nuire mutuellement, une jalousie secrète [...] En un mot, concurrence et rivalité d'une part, de l'autre opposition d'intérêts, et toujours le désir caché de faire son profit aux dépens d'autrui.»* La propriété allait donc causer la division sociale entre les plus riches et les plus pauvres, allait être l'instrument légalisé de l'inégalité sociale, politique et économique.

Cependant, avant même l'institution de la propriété, l'humanité était passée par une étape préparatoire, pas moins dangereuse selon Rousseau : la division du travail, véritable point de départ de l'inégalité sociale. En effet, étant donné que, même le plus fort ne pouvait pas travailler seul, il fut obligé de solliciter le concours des autres. Certains se chargèrent de la recherche des minéraux, pendant que d'autres, les forgerons, fabriquaient les outils nécessaires pour la chasse, la pêche, l'agriculture. En effet, *«dès qu'il fallut des hommes pour fondre et forger le fer, il fallut d'autres hommes pour nourrir ceux-là»*, et s'imposa la nécessité vitale de l'agriculture qui permet de produire de la nourriture en grandes quantités, et de constituer des stocks pour la survie de toute la communauté. Seraient alors apparues les professions : chasseurs, forgerons, agriculteurs, etc.. De plus, le partage des tâches entraîna l'inégalité entre les productions. Étant donné que tous les travailleurs ne produisaient pas au même rythme, la production des plus forts était plus importante que celle des plus faibles. La prise de conscience de cette inégalité de forces et de productions renforça le besoin d'affirmer la propriété.

La propriété fut à l'origine de trois types d'inégalités qui ne firent que croître avec le temps, étant renforcées par les traditions : l'inégalité sociale, l'inégalité économique et l'inégalité politique.

La première inégalité est celle des statuts sociaux : certains individus (les plus productifs) sont considérés comme les plus importants, et, en cas de prise de décision, ce sont eux qui imposent leur point de vue.

La deuxième inégalité est économique : ceux qui possèdent plus de terrains qu'il n'en est nécessaire à la production, et qui ont emmagasiné suffisamment de vivres, font leurs domestiques des plus faibles, de ceux qui ne produisent pas assez parce qu'ils sont incapables d'entretenir leurs terres, en raison de leur aridité : *«Avec la propriété, l'homme n'est plus celui de la nature, il devient l'homme de l'homme»*. Ainsi, le riche ne se contente plus des parcelles qu'il occupe, il fait aussi d'autrui sa

possession, peut l'utiliser à sa guise et selon son humeur. Et le pauvre, afin de pouvoir préserver la seule chose qui lui reste : la vie, accepte de devenir l'esclave du riche.

Enfin, vint l'inégalité politique dont on ne parle que s'il y a des lois. Mais les premières formes de conventions furent instituées avec beaucoup de maladresse. En effet, comme une minorité s'engraissait pendant que croupissait dans la misère une majorité de pauvres, ceux-ci, considérant qu'était injuste la situation dans laquelle ils se trouvaient, étant prêts à tout parce qu'ils n'avaient plus rien à perdre, se livrèrent donc aux vols, au brigandage, à la spoliation des riches ; ceux-ci cherchèrent à riposter, mais échouèrent car ils étaient minoritaires ; conscients de leur incapacité à combattre les agresseurs, ils fomentèrent une supercherie : sous prétexte de protéger les pauvres, avec lesquels ils étaient constamment en lutte, mais, en fait, pour préserver leurs biens, ils leur firent cette proposition habile : *«Unissons-nous pour garantir de l'oppression les faibles, contenir [«réfréner»] les ambitieux, et assurer à chacun la possession de ce qui lui appartient. Instituons des règlements de justice et de paix auxquels tous soient obligés de se conformer, qui ne fassent exception de personne, et qui réparent en quelque sorte les caprices de la fortune en soumettant également le puissant et le faible à des devoirs mutuels. En un mot, au lieu de tourner nos forces contre nous-mêmes, rassemblons-les en un pouvoir suprême qui nous gouverne selon de sages lois, qui protège et défend tous les membres de l'association, repousse les ennemis communs et nous maintienne dans une concorde éternelle.»*

Cette proposition, qui devait assurer que chacun ait droit à une propriété privée, et qu'il puisse jouir des bienfaits de sa production ; qui punirait sévèrement tout acte de violence et d'intrusion malveillante, était une proposition à laquelle personne ne pouvait s'opposer. Mais elle était spécieuse, car chaque individu renonçait ainsi à toute sa liberté pour la laisser à un particulier qui se chargerait d'assurer la sécurité des biens et des personnes, de protéger les faibles. Cependant, même si la proposition était spécieuse, il fut facile aux riches de convaincre les pauvres que leur intérêt résidait dans l'union de toutes leurs forces sous une tutelle commune. *«Telle fut ou dut être l'origine de la société et des lois, qui donnèrent de nouvelles entraves au faible et de nouvelles forces au riche, détruisirent sans retour la liberté naturelle, fixèrent pour jamais la loi de la propriété et de l'inégalité, d'une adroite usurpation firent un droit irrévocable, et, pour le profit de quelques ambitieux, assujettirent désormais tout le genre humain au travail, à la servitude et à la misère.»* C'est ainsi qu'aurait été créée la «société civile», que furent fixées des lois, que des magistrats furent élus pour les faire respecter. Mais les lois dégénérèrent au profit des possédants. Rousseau indique : *«Il serait aisé de prouver que tout gouvernement qui, sans se corrompre ni s'altérer, marcherait toujours exactement selon la fin de son institution, aurait été institué sans nécessité, et qu'un pays où personne n'éluderait les lois et n'abuserait de la magistrature, n'aurait besoin ni de magistrats ni de lois.»* De cette décadence aurait résulté l'inégalité des conditions sociales, qui avait été produite par une rupture irrémédiable, catastrophe qui n'était pas inscrite dans l'essence de l'être humain, qui éveilla l'ambition, la jalousie, la tromperie, l'avarice, etc..

De plus, en acceptant ce contrat, le peuple oublia que, si le prince suprême était là pour punir les cas de délinquance, il n'y avait personne pour le punir à son tour en cas d'abus de pouvoir. D'ailleurs, ce prince n'exerce pas un pouvoir légitime car il n'a pas été choisi à la suite d'un vote de tout le peuple, de la majorité ; il l'a été uniquement par un groupuscule de riches. Pour justifier ce choix auprès du peuple, ceux-ci soutiennent qu'il est important que le pouvoir soit détenu par un homme riche parce que lui seul sait comment faire pour que tout le monde le soit.

D'autre part, le prince [«le détenteur de l'autorité»] introduisit en même temps la loi instituant l'impôt, une taxe sur l'occupation des sols et sur la production de tous les individus, aussi bien les riches que les pauvres. Or comment légitimer un tel prélèvement si les revenus ne sont pas les mêmes? La conséquence logique de ce mauvais contrat est que les pauvres deviennent plus pauvres qu'auparavant car, incapables de s'acquitter de leurs devoirs fiscaux, ils sont obligés de s'endetter auprès des gens fortunés, qui leur prêtent des sommes d'argent à rembourser dans des délais très courts. Et, lorsque le remboursement n'est pas fait à temps, le terrain du pauvre est confisqué, et il se retrouve démuné, ayant perdu ses droits politiques. Or, si vous ne pouvez pas payer l'impôt, vous n'êtes plus citoyen. La société aboutit donc à la dictature des gens fortunés. L'autorité politique se

fonde sur le droit des plus forts, des plus rusés, des plus riches, car eux seuls peuvent payer l'impôt, et remplir parfaitement les devoirs des bons citoyens.

Puisque le droit à la liberté (comme tout ce qui nous vient de la nature) est incessible, il en résulte que les pouvoirs politiques fondés sur une telle aliénation ne sont plus légitimes, sont devenus arbitraires. Ainsi, les magistrats, d'abord élus, se sont proclamés héréditaires ; les détenteurs du pouvoir utilisèrent «*les sciences*» [«les savoirs»] et «*les arts*» [«les techniques»] pour asservir les individus, corrompre les âmes, substituer à la vertu le mensonge et les apparences. L'inégalité politique entraîne l'inégalité civile : d'où le despotisme, sous lequel les individus sont esclaves, car ils ne sont plus rien, «*n'ont plus d'autre loi que la volonté du maître*». Et ils en viennent à aimer leur esclavage.

Rousseau conclut : «*J'ai tâché d'exposer l'origine et le progrès de l'inégalité, l'établissement et l'abus des sociétés politiques, autant que ces choses peuvent se déduire de la nature de l'homme par les seules lumières de la raison, et indépendamment des dogmes sacrés qui donnent à l'autorité souveraine la sanction du droit divin. Il suit de cet exposé que l'inégalité, étant presque nulle dans l'état de nature, tire sa force et son accroissement du développement de nos facultés et des progrès de l'esprit humain, et devient enfin stable et légitime par l'établissement de la propriété et des lois. Il suit encore que l'inégalité morale, autorisée par le seul droit positif, est contraire au droit naturel, toutes les fois qu'elle ne concourt pas en même proportion avec l'inégalité physique ; distinction qui détermine suffisamment ce qu'on doit penser à cet égard de la sorte d'inégalité qui règne parmi tous les peuples policés ; puisqu'il est manifestement contre la loi de nature, de quelque manière qu'on la définisse, qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécile conduise un homme sage et qu'une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire.*»

#### "Notes"

Doublement discontinues, entre elles et par rapport au texte, elles sont partiellement autonomes dans leur objet, car certaines dialoguent entre elles. Il y a fort peu de notes de définitions, surtout des informations et des documents confirmatifs, des commentaires, des précisions, des controverses, des professions de foi, qui n'auraient pas eu leur place logique dans le corps du texte.

A été, en particulier, remarquée et commentée la note X où Rousseau fit cette constatation : «*Toute la terre est couverte de nations dont nous ne connaissons que les noms, et nous nous mêlons de juger le genre humain.*»

## Analyse

### Genèse

Rousseau, qui, du fait de sa timidité et de sa difficulté à communiquer oralement, s'était brouillé avec les habitués des salons mondains où on le considérait comme un ours, qui était mal à l'aise en société, en vint à vouloir la condamner. D'autre part, lui, qui avait été humilié par la servitude, et avait souffert de la misère, protestait contre l'inégalité, s'indignait de l'injuste répartition des fortunes, contestait le droit de propriété, dénonçait enfin le lien entre l'inégalité des richesses et l'inégalité politique, qui conduit au despotisme.

Aussi, quand, en 1753, l'Académie de Dijon, qui l'avait déjà couronné, en 1750, pour sa réponse à une question précédente, ce qui l'avait amené à écrire et publier son "*Discours sur les sciences et les arts*", proposa ce nouveau sujet : «*Quelle est l'origine de l'inégalité des conditions parmi les hommes, et si elle est autorisée par la loi naturelle?*», il s'enflamma de nouveau.

Comme il l'indiqua dans "*Les confessions*", ce fut au cours de son séjour d'une semaine à Saint-Germain-en-Laye, chez une «*hôtesses*» qui était une amie de Thérèse Levasseur, qu'il conçut sa réponse. Il raconta : «*Enfoncé dans la forêt, j'y cherchais, j'y trouvais l'image des premiers temps, dont je traçais fièrement l'histoire ; je faisais main basse sur les petits mensonges des hommes ; j'osais dévoiler à nu leur nature, suivre le progrès du temps et des choses qui l'ont défigurée, et,*



*comparant l'homme de l'homme avec l'homme naturel, leur montrer dans son perfectionnement prétendu la véritable source de ses misères. Mon âme, exaltée par ces contemplations sublimes, s'élevait auprès de la divinité ; et, voyant de là mes semblables suivre, dans l'aveugle route de leurs préjugés, celle de leurs erreurs, de leurs malheurs, de leurs crimes, je leur criais d'une faible voix qu'ils ne pouvaient entendre : "Insensés qui vous plaignez sans cesse de la nature, apprenez que tous vos maux viennent de vous !"» ("Livre huitième").* Il signala qu'il fut conseillé par Diderot.

Mais, alors que, si son projet avait été de conquérir les suffrages des membres de l'Académie de Dijon, il s'y prenait fort mal puisqu'il condamnait la société même à laquelle ils appartenaient, bientôt, au cours de la rédaction, la question qui avait été posée par l'organisme ne fut plus qu'un prétexte, et il changea de projet, profitant de l'occasion qui lui était donnée de développer un raisonnement nouveau.

Comme l'Académie de Dijon avait fixé ces règles au candidat : «Il sera libre d'écrire en français ou en latin. Il ne faut pas que la lecture excède trois quarts d'heure», Rousseau s'obligea donc à la rédaction d'une dissertation sur un sujet donné, sous une forme et un volume fixés, à remettre à une date précise, ce qui allait à l'encontre de sa paresse et de son goût de la liberté. Aussi, s'il produisit le texte attendu, il allait, lors de sa publication, l'entourer d'autres textes.

### Organisation du texte

On trouve d'abord l'adresse "*À la République de Genève*". On peut s'étonner de sa pertinence et, surtout, de son obséquiosité appuyée.

Puis se présente une préface qui fut datée du 12 juin 1754.

La démonstration fut organisée en deux parties d'importances égales, que Rousseau, avec son goût des antithèses, opposa, la première pouvant être intitulée "Bonheur de l'homme dans *«l'état de nature»*", la seconde pouvant être intitulée "Les trois étapes de l'inégalité" que subit l'être humain après avoir accepté de vivre avec les autres, en société. Ce sont deux tableaux antagonistes : celui d'une situation première *«qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'existera jamais»*, et celui d'une société inacceptable.

Au sujet des notes, Rousseau indiqua : *«J'ai ajouté quelques notes à cet ouvrage selon ma coutume paresseuse de travailler à bâtons rompus. Ces notes s'écartent quelquefois assez du sujet pour n'être pas bonnes à lire avec le texte. Je les ai donc rejetées à la fin du "Discours", dans lequel j'ai tâché de suivre de mon mieux le plus droit chemin. Ceux qui auront le courage de recommencer pourront s'amuser la seconde fois à battre les buissons [expression provenant directement du vocabulaire de la chasse, car, afin de déloger le gibier, les rabatteurs frappaient les buissons à l'aide de bâtons ; puis qui prit le sens de «chercher en tous lieux»], et tenter de parcourir les notes ; il y aura peu de mal que les autres ne les lisent point du tout.»* Lui, qui avait déclaré au début de son "Discours" avoir décidé de laisser de côté *«tous les livres scientifiques»*, les *«témoignages incertains de l'histoire»*, apporta, au contraire, dans ces notes nombreuses et volumineuses, des exemples et des références qui, cependant, n'ont parfois qu'un rapport lointain avec la thèse qui précède, d'autant plus que, comme il s'en est expliqué, elles ne figurent pas en bas de page, mais sont rejetées à la fin du texte, où elles constituent comme une dernière partie qui l'augmenta considérablement, acheva de fortifier la construction qui venait d'être bâtie. D'ailleurs, par l'inclusion de ces notes, le texte cessa d'être un discours pour devenir un essai, n'était donc plus destiné à être prononcé devant les membres de l'Académie de Dijon, mais à être lu en dehors de leur présence.

Le titre de l'œuvre se trouve parfois, dans certaines éditions, abrégé en "*Discours sur l'origine de l'inégalité*" ou "*De l'inégalité parmi les hommes*".

Le texte du "Discours" est, dans beaucoup d'éditions récentes, accompagné d'un virulent échange entre Voltaire et Rousseau.

## Intérêt littéraire

Comme Rousseau était victime d'une tendance à la prolifération, il dut constamment lutter contre elle en élaguant ce qui n'était pas strictement nécessaire. Mais il demeura toujours brouillon, sinon sinueux.

Affichant un parti pris d'insolence cinglante, il fut parfois brutal, péremptoire, tranchant dans ses affirmations et ses négations.

Il usa de divers procédés :

- Construction retardant l'entrée en scène du sujet et l'annonçant cependant : *«Seul, oisif, et toujours voisin du danger, l'homme sauvage doit aimer à dormir, et avoir le sommeil léger.»*
- Accents plébéiens : il stigmatisa les «philosophes» en les traitant de *«tourbe philosophesque»*, expression particulièrement méprisante du fait que le suffixe de l'adjectif renforce la réification collective déjà injurieuse.
- Interpellations du lecteur : *«Je voudrais bien qu'on m'expliquât quel peut être le genre de misère d'un être libre dont le cœur est en paix et le corps en santé.»*
- Antithèses : *«L'espèce était déjà vieille, et l'homme restait toujours enfant.»* - Il fallut toute une suite de circonstances malheureuses pour *«rendre un être méchant en le rendant sociable»*.
- Formules frappantes et même explosives : *«Les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons.»* (phrase où un paradoxe réside dans le fait que «les campagnes» semblent plus «riantes» que «les forêts» sauvages où, cependant, les êtres humains vivaient plus heureux, «les campagnes» étant devenues «riantes» au prix de la souffrance et de la sueur, de l'esclavage et de la misère).
- Hyperboles : Les riches sont *«semblables à ces loups affamés qui, ayant une fois goûté de la chair humaine, rebutent toute autre nourriture, et ne veulent plus que dévorer des hommes.»*
- Comparaisons étonnantes : L'homme moderne est *«semblable à la statue de Glaucus, que le temps, la mer et les orages avaient tellement défigurée qu'elle ressemblait moins à un dieu qu'à une bête féroce»* [Glaucus était un dieu marin dont la statue tombée dans la mer fut présentée par Platon comme le symbole de la destruction de l'âme par le monde humain. Mais, de même que la statue est ensuite restaurée pour qu'on revoie sa divinité, l'âme peut retrouver sa divinité, et se détacher des activités humaines grâce à la philosophie).
- Allusions érudites : *«La seule inscription du temple de Delphes»* est «Connais-toi toi-même» (en grec ancien : Γνῶθι σεαυτόν / Gnôthi seautón), qui indique, sous cette forme impérative, que l'être humain doit avant tout, pour atteindre la sagesse, se livrer à l'introspection, écouter sa conscience car il dispose de la vérité en lui-même, et il lui suffit de se le rappeler ; il doit aussi se rendre compte de sa propre mesure sans tenter de rivaliser avec les dieux. Si on peut déceler ce conseil chez différents prédécesseurs, il fut surtout, dans le "Charmide" de Platon, attribué à Socrate.
- Tirades enflammées :
  - *«Ô homme, de quelque contrée que tu sois, quelles que soient tes opinions, écoute. Voici ton histoire telle que j'ai cru la lire, non dans les livres de tes semblables qui sont menteurs, mais dans la nature qui ne ment jamais.»*
  - *«Il est manifestement contre la loi de nature, de quelque manière qu'on la définisse, qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécile conduise un homme sage, et qu'une poignée de gens regorge de superfluités tandis que la multitude affamée manque du nécessaire».*

Dans une prose parfois harmonieusement rythmée, toujours spontanée et vibrante, Rousseau sut aussi présenter ses idées d'une façon vivante et souvent dramatique, se montra capable de développer des images douées d'une étrange puissance.

Ainsi, dans son tableau de la vie primitive :

- Il montra *«l'homme à l'état de nature»* *«se rassasiant sous un chêne, se désaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas».*
- Il regretta cet âge d'or où *«les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages,*

à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique».

- Il inventa ces scènes où, alors qu'un homme se battait avec un animal féroce qui prenait le dessus, il reçut le secours d'un de ses semblables qui, animé par la pitié, vint à son secours ; ils se séparèrent sans se faire de «civilités» [«politesses»] puisque la pitié est une attitude tout à fait naturelle ; où, une autre fois, alors qu'il avait du mal à traverser un fleuve, de nouveau, un de ses semblables vint à son secours en lui tendant un tronc d'arbre pour faciliter sa traversée.

### Intérêt documentaire

Avant que Rousseau ait osé prétendre décrire l'humanité primitive, donner un tableau de la vie de «l'homme de la nature», on avait, pendant des siècles, évoqué les origines des premiers êtres humains de façons tout à fait fantaisistes, avant qu'on ne découvre l'Amérique et que soient publiées de véritables études anthropologiques.

Il faut d'abord faire mention de ce qu'on trouvait dans les textes religieux :

- Les "Védas" de l'Inde, où le Satya Yuga, période de 1,728 million d'années, représente la première période de renouveau et l'âge d'or de l'humanité régie alors par les dieux et la morale, est l'équivalent d'un âge d'or de l'humanité revenant cycliquement.

- La "Bible" où les Hébreux sont décrits comme des nomades, habitant, en Mésopotamie, dans des tentes, élevant des troupeaux de chèvres et de moutons, utilisant des ânes, des mulets et des chameaux comme porteurs, groupés en familles élargies ou en tribus qui gardaient leur identité et leurs traditions propres (ainsi, le culte du dieu de leurs pères). Une crise économique ayant pu les pousser à migrer vers le pays de Canaan, ces pasteurs, qui vivaient en autarcie, et refusaient de se marier «avec les filles des Cananéens», étant à la recherche de pâturages, s'installèrent cependant près des villes, et, entretenant généralement de bons rapports avec la population locale, se mêlèrent peu à peu à elle, et devinrent agriculteurs sédentaires. Cependant, une famine les aurait poussés à partir vers l'Égypte pour travailler aux grands travaux publics, y être opprimés et devenir esclaves. Grâce à Moïse, ils revinrent chez les Cananéens, auxquels, après la mort de Moïse, Josué prit la terre d'Israël. Ce fut alors le début des royaumes, celui de Salomon, qui aurait régné de 970 à 930 avant J.-C., avec pour capitale Jérusalem, où il aurait fait bâtir un temple renfermant l'arche de l'Alliance avec l'ahvé (c'est-à-dire Dieu) ; puis, division confirmée par les historiens, les deux royaumes de Juda (qui survécut jusqu'en 587 avant J.-C.) et celui d'Israël (qui survécut jusqu'en 722 avant J.-C.). Victime de sa division, le peuple hébreu affaibli subit plusieurs invasions, celle des Perses (d'où une première diaspora causée par l'exil à Babylone), celle des Grecs et celles des Romains, dont la dernière, dirigée par Titus en 70 de notre ère, provoqua la seconde diaspora, la dispersion du peuple juif autour du bassin méditerranéen. Alors que la "Bible" présente les Hébreux comme des adeptes du monothéisme opposés au polythéisme de leurs voisins, on sait qu'en fait les royaumes d'Israël et de Juda furent eux aussi polythéistes.

Signalons aussi que le prophète Isaïe a décrit un âge d'or futur en se faisant l'interprète de l'Éternel : «Le loup séjournera avec l'agneau, et la panthère s'accroupira avec le chevreau. Le veau, le lionceau, la bête à l'engrais seront ensemble, et un petit garçon les mènera. La vache et l'ourse paîtront, ensemble gîteront leurs petits, et le lion mangera du fourrage comme le gros bétail. Le nourrisson s'ébattra sur le trou de l'aspic, et sur la lucarne du basilic l'enfant sevré étendra la main. On ne commettra ni mal, ni destruction, sur toute ma montagne sainte, car le pays sera rempli de la connaissance de l'ahvé comme le bassin de la mer par les eaux.» ("Isaïe", chapitre XI, versets 6 à 9).

- «J'exulterai au sujet de Jérusalem, et je serai dans l'allégresse au sujet de mon peuple. On n'y entendra plus la voix des pleurs ni la voix des cris. Il n'y aura plus là de nourrisson vivant quelques jours, ni de vieillard qui n'accomplisse pas ses jours, car le plus jeune mourra âgé de cent ans, et celui qui ne parviendra pas à l'âge de cent ans aura été maudit. Ils bâtiront des maisons et y habiteront ; ils planteront des vignes et mangeront leurs fruits. Ils ne bâtiront plus pour qu'un autre habite, ils ne planteront plus pour qu'un autre mange, car les jours de mon peuple seront comme les

jours d'un arbre, et mes élus useront ce que leurs mains auront fabriqué. Ils ne peineront plus pour du néant, et n'auront plus des enfants pour l'épouvante. Mais ils seront une race de bénis de lahvé, et leurs rejetons le seront avec eux.» (*"Isaïe"*, chapitre LXV, versets 19 à 23).

Il faut ensuite lire les Grecs :

- Hésiode qui, dans *"La théogonie"* et dans *"Les travaux et les jours"*, donna le meilleur récit des origines pour les Grecs anciens, distingua les cinq races successives de l'humanité (or, argent, bronze, race des héros puis fer).

- Platon (427 - 347 avant J.-C.) qui décrivit, dans *"La république"*, une cité parfaitement bonne, et, dans *"Timée"* et *"Critias"*, l'Atlantide, une île en avance techniquement et socialement.

Si Rousseau cita tout de même Aristote, Platon, Hérodote, Dicéarque, Ctésias, Thalès, Pythagore, il jugea que *«les philosophes qui ont examiné les fondements de la société ont tous senti la nécessité de remonter jusqu'à l'état de nature, mais aucun d'eux n'y est arrivé»*, que *«tous, parlant sans cesse de besoin, d'avidité, d'oppression, de désirs, et d'orgueil, ont transporté à l'état de nature des idées qu'ils avaient prises dans la société. Ils parlaient de l'homme sauvage, et ils peignaient l'homme civil.»*

Il faut encore lire les Latins :

- Ovide qui, dans *"Les métamorphoses"*, élaborait le mythe de l'âge d'or qui aurait suivi immédiatement la création de l'être humain, alors que Saturne (ou Chronos pour les Grecs) régnait dans le ciel : ç'aurait été un temps d'innocence, de justice, d'abondance et de bonheur, la Terre jouissant d'un printemps perpétuel, les champs produisant sans culture, les humains vivant presque éternellement et mourant sans souffrance.

- Tibulle, qui reprit le mythe dans l'une de ses *"Élégies"* : *«Que l'homme était heureux sous le règne de Saturne, avant que la terre fût ouverte en longues routes ! Le pin n'avait point encore bravé l'onde azurée, ni livré une voile déployée au souffle des vents. Dans ses courses vagabondes, cherchant la richesse sur des plages inconnues, le nautonnier [«le navigateur»] n'avait point encore fait gémir ses vaisseaux sous le poids des marchandises étrangères. Dans cet âge heureux, le robuste taureau ne portait point le joug ; le coursier ne mordait point le frein d'une bouche domptée ; les maisons étaient sans porte ; une pierre fixée dans les champs ne marquait point la limite certaine des héritages ; les chênes eux-mêmes donnaient du miel ; les brebis venaient offrir leurs mamelles pleines de lait aux bergers sans inquiétude. On ne connaissait ni la colère, ni les armées, ni la guerre ; l'art funeste d'un cruel forgeron n'avait pas inventé le glaive.»*

- Virgile, qui reprit le mythe dans *"Les géorgiques"* et dans la quatrième églogue des *"Bucoliques"*.

En fait, les Romains exprimèrent par l'imagination de l'âge d'or leur nostalgie d'un passé meilleur.

Par contre, au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., dans le *"Chant V"* de *"De natura rerum"*, Lucrèce définit la vie des premiers êtres humains en s'inspirant de la recherche de vestiges archéologiques qui était déjà effectuée ; aussi distingua-t-il trois grandes époques, l'âge de la pierre, l'âge du bronze et l'âge du fer, la description qu'il en fit concordant assez bien avec ce qu'il faut appeler, sans craindre l'anachronisme, une sélection naturelle, même s'il envisageait leur existence comme une simple hypothèse philosophique.

Au Moyen Âge, l'âge d'or, au lieu d'un passé prospère, devint, au contraire, promesse d'un avenir paradisiaque et d'un monde de paix.

À la Renaissance, l'intérêt pour d'autres temps se manifesta dans les «cabinets de curiosités», où les collections regorgeaient de fossiles et de pierres taillées, leur origine n'étant toutefois pas expliquée.

Puis, en découvrant l'Amérique, les Européens découvrirent les Amérindiens, durent donc les incorporer au tableau déjà existant des connaissances humaines. Surtout, devant ces gens qui étaient encore *«à l'état de nature»*, la perception qu'ils se faisaient du monde et des premiers êtres humains fut bouleversée. On a de multiples récits de leurs voyages écrits par des explorateurs ou des missionnaires :

-En 1500, Pero Vaz de Caminha, de retour d'Amérique du Sud, publia une "*Lettre*" où il décrivit les premiers contacts noués entre les Européens et les autochtones ; où il indiqua que les hommes étaient des chasseurs-cueilleurs, tandis que les femmes cultivaient de petits lopins de terre ; qu'ils étaient pacifiques, amicaux et obéissants ; qu'ils marchaient nus ; qu'ils se montraient curieux, mais aussi craintifs des nouveautés.

-Dès 1545, fut publié à Paris, le récit du second voyage que le Malouin Jacques Cartier avait fait dans ce qui allait être appelé le Canada ; il y racontait ses rencontres avec les autochtones d'Hochelaga qui, selon lui, n'étaient pas barbares, ni effrayants ni dangereux, mais avaient «l'âme aussi pure que des enfants», étaient des êtres innocents et sans religion, vivant dans un état «sauvage» (au sens de «non cultivé»), proches de la nature. Et ils étaient ouverts d'esprit à ce qu'il leur apportait d'Europe. Remarquant leur nudité sans pudeur, il donna aux fils du chef, Donnacona, des vêtements européens. Il établit des relations avec eux, apprenant des rudiments de leur langage, dont il donna un lexique. Il les considéra comme susceptibles de se convertir au christianisme.

-En 1578, Jean de Léry publia "*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil autrement dite Amérique*". Il y décrivit plusieurs aspects de la vie des indigènes (les Caraïbes et les Tupinambas), les présentant comme des gens beaux, forts, raisonnables (même si leur seule croyance religieuse était la peur du diable, car ils niaient l'existence de Dieu, tandis qu'ils ignoraient la différence entre le vice et la vertu), beaucoup plus hospitaliers que les Français. Il opposa leur nudité à l'habillement recherché des Européennes, qui, à ses yeux, était conçu pour séduire et inciter au vice. Il les considérait à peu près comme les êtres qui habitaient le jardin d'Éden avant la Chute, car ils étaient sans péché, préservés des maux de la société. Cependant, ils tuaient leurs ennemis, les cuisaient et les mangeaient, dans une cérémonie qui prouvait la puissance de la tribu.

-Ces récits de voyages eurent un écho chez Montaigne qui, dans les chapitres "*Des cannibales*" et "*Des cochés*" de ses "*Essais*", prit position en faveur des peuples autochtones qui vivaient tranquillement dans la nature, et contre les Européens qui ne se souciaient que de s'enrichir et de corrompre des peuples innocents. Considérant que la culture «civilisée» ne détient pas toujours la vérité, et que, peut-être, les Européens se trompaient en appelant les Amérindiens anthropophages des «barbares», il introduisit le principe de relativisme culturel ainsi que l'idée de tolérance. En comparant les Européens aux Tupinambas du Brésil dans "*Des cannibales*", il essaya de montrer la «barbarie» de l'action destructrice des Européens. Ses descriptions des Tupinambas soulignaient la perfection de leur harmonie avec la nature, montraient que leur mode de vie surpassait toutes les imaginations de «l'âge d'or».

-En 1632, le père récollet Gabriel Sagard publia "*Le grand voyage du pays des Hurons*" qui est considéré comme un document ethnographique et sociologique de première importance car, ne se contentant pas de relater les aventures survenues au cours de sa mission, il décrivit systématiquement leurs mœurs, leurs coutumes et leur vie quotidienne à un moment où ils n'avaient pas encore subi l'influence de la culture européenne ; il rédigea un dictionnaire de la langue huronne (plus exactement, le wendate) qui est considéré aujourd'hui comme l'un des plus complets ; enfin, il décrivit la faune et la flore du pays.

- En 1702, le baron de La Hontan, qui avait vécu dix ans en Nouvelle-France, qui avait appris la langue algonquienne, qui avait connu les Iroquois et les Hurons, publia "*Nouveaux voyages de M. le baron de La Hontan dans l'Amérique septentrionale*" et "*Mémoires de l'Amérique septentrionale ou la suite des voyages*" ; puis, en 1704, il ajouta "*Dialogues de M. le baron de La Hontan et d'un sauvage Adario*". Il donna une description encyclopédique du pays qui permit de s'émerveiller de l'exotisme de la faune, de la flore, mais aussi des us et coutumes de différentes nations amérindiennes. Il démontra leur supériorité sur les Européens sur plusieurs sujets, entre autres, la médecine et la religion. Il popularisa le personnage du «bon sauvage», qui est vigoureux, simple, généreux, heureux parce qu'il obéit à la nature, sa mère ; à La Hontan, le civilisé, Adario, le sauvage, avait montré la supériorité de la religion naturelle sur le christianisme, et de la morale naturelle sur les contraintes de la société civilisée.

- En 1722, le père jésuite Charlevoix, qui était allé jusqu'au pays des Illinois, publia "*Histoire et description générale de la Nouvelle France, avec le Journal historique d'un voyage fait par*

*ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*". Comme il usa de critères novateurs pour évoquer les mœurs des Amérindiens, tracer un tableau favorable de ceux qu'il appela pourtant «*Barbares*», il contribua à faire avancer l'ethnologie. Ainsi, il intercala une dissertation sur leur origine ; il scruta dans les moindres détails leurs traditions, leurs coutumes (les rituels entourant le mariage, les présents échangés lors de cérémonie officielles, et les symboles qu'ils comportaient), leur habillement, leur usage du calumet, leur fabrication de la porcelaine, leurs armes, les outils qu'ils employaient pour le travail ou les rituels, leur religion, leurs croyances, leur gouvernement, leurs activités politiques, militaires et diplomatiques, leurs méthodes de guerre. Bien qu'il ait souligné la particularité de chaque tribu, il fit de la population amérindienne le stéréotype même des sociétés primitives. Il peignit les autochtones comme des êtres désintéressés, munis d'un esprit solide et d'une grande éloquence qui, en dépit de leur apparente sauvagerie et de leur ignorance, ont un sens moral qui fait «honneur à l'humanité». Il mit aussi en évidence leurs multiples défauts (hypocrisie, caprices, indocilité, férocité), les attribuant cependant à leur manque d'éducation, lacune qui pouvait être comblée à l'aide des lumières du christianisme ; pour persuader le lecteur, il cita les paroles d'un chef huron qui affirmait avoir, avant même d'entendre parler du christianisme, senti la présence d'un être supérieur aux génies de sa tribu. La piété combinée à l'innocence de leurs mœurs aurait fait de ces peuples des modèles de conduite exemplaire : «Ce sont des sauvages, mais qui n'ont plus, de leur naissance et de leur origine, que ce qui est estimable, c'est-à-dire la simplicité et la droiture du premier âge du monde, avec ce que la grâce y a ajouté : la foi des patriarches, une piété sincère, cette droiture et cette docilité de cœur, qui font les saints ; une innocence de mœurs incroyable, un christianisme pur, et sur lequel le monde n'a point soufflé l'air contagieux, qui le corrompt, et souvent des actes des plus héroïques vertus.» Tout en prenant la défense du mythe du «bon sauvage», il prit position contre les préjugés de son époque. Les nations amérindiennes lui servirent donc de modèles pour fustiger les «grands» de sa société qui proclamaient la supériorité de leurs mœurs et de leur système. Ainsi, tout en parlant des Amérindiens, il s'exclama : «On ne voit point ici, ou du moins on rencontre rarement de ces esprits hautains, qui, pleins de leur grandeur ou de leur mérite, s'imaginent presque qu'ils font une espèce à part, dédaignent le reste des hommes [...] ne se connaissent pas eux-mêmes, parce qu'ils ne s'étudient jamais, et qu'ils se flattent toujours [...] de sorte qu'avec cette prétendue supériorité de lumières, qu'ils regardent comme une propriété essentielle du rang éminent qu'ils occupent, la plupart croupissent dans une superbe et irrémédiable ignorance de ce qu'il leur importe le plus de savoir, et ne jouissent jamais des véritables douceurs de la vie.»

-En 1724, le jésuite Joseph-François Lafitau, après avoir séjourné chez les Algonquins, les Hurons et les Iroquois, publia *"Mœurs des sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps"*. S'étant demandé comment l'Amérique avait été peuplée, il tenta de prouver que les Iroquois sont en réalité des Lyciens [habitants d'une région de la Grèce ancienne, située dans la Turquie actuelle] parce que, comme eux, ils pratiquent une forme de matriarcat. Il s'efforça de dégager un certain nombre d'institutions communes à tous les êtres humains : l'initiation des jeunes gens, le mariage, la vie politique car, ayant fait de remarquables études classiques, il entreprit de confronter leurs mœurs à celles dont il avait lu les descriptions dans la "*Bible*", chez Homère, Hérodote, Strabon, Pausanias, etc., et écrivit : «J'avoue que si les auteurs anciens m'ont donné des lumières pour appuyer quelques conjectures heureuses touchant les sauvages, leurs coutumes m'ont donné des lumières pour entendre plus facilement et pour expliquer plusieurs choses qui sont dans les auteurs anciens.» Il est considéré comme un des pères de l'anthropologie comparative.

Cet ensemble de documents eut un impact retentissant parmi les intellectuels du XVIIIe siècle, aux yeux desquels les autochtones américains incarnaient le mythe des origines, c'est-à-dire l'état primitif de toute société naissante où la population vit sans la moindre notion de temps et de changement. On vit donc une recrudescence des spéculations sur l'origine et la nature de l'être humain, ainsi qu'une remise en question des connaissances dites «acquises». Au sujet de la perception des mœurs et du caractère des Amérindiens, on peut identifier deux tendances dominantes :

- Pour certains, le «sauvage» était retardé de trois mille ans, et vivait dans une enfance éternelle. Caractérisé par des mœurs grossières et des vices inacceptables tels que la vanité, la paresse et la

superstition, il était classé au bas de l'échelle de l'humanité, puisqu'il avait tout à apprendre des gens civilisés. En 1807, Volney allait publier un long récit de son voyage aux États-Unis (1795-1798), où il déclara avoir vu les Indiens «brutaux» et «incivilisables».

- D'autres traçaient un tableau favorable. Selon eux, les habitants du Nouveau Monde étaient hospitaliers, braves et courtois. Ils vivaient sans artifice, dans une naïveté pure et simple, à l'abri de la corruption européenne. Ils représentaient la simplicité des temps originels, la liberté de mœurs et le modèle politique républicain. On vit se développer la théorie du «bon sauvage», qui comportait certaines limites car les intellectuels qui la défendaient étaient incapables d'apprécier les différences culturelles, sous prétexte que la nature humaine est unique. Ces lacunes ethnologiques firent en sorte que les Européens percevaient les Amérindiens selon les critères et les valeurs établis par leur propre société et non à la lumière des croyances et de la vision du monde des autochtones.

Rousseau, quant à lui, en autodidacte peu soucieux de continuer à se cultiver, en penseur hardi et orgueilleux, ne craignant pas, par une improvisation audacieuse, de manifester la violence conquérante de sa pensée, en rédacteur pressé de répondre à la question de l'Académie de Dijon, avant tout soucieux de donner à sa démonstration un fondement indubitable, ne se donna pas la peine de prendre connaissance de cet ensemble de documents, décida de négliger ce qu'auraient pu lui apprendre l'Histoire, l'ethnographie et la sociologie, se désintéressa de sources qui ne lui paraissaient pas avoir la qualité qu'il souhaitait pour être renseigné valablement sur les peuples primitifs, rejeta l'érudition, prétendit même qu'avant lui on n'avait pas pris en compte la diversité des cultures : *«Les particuliers ont beau aller et venir, il semble que la philosophie ne voyage point»*, ou, plutôt, elle ne tirait aucun bénéfice apparent de ces excursions hors d'une société donnée. Dans la note X, il se moqua : *«On n'ouvre pas un livre de voyages où l'on ne trouve des descriptions de caractères et de mœurs ; mais on est tout étonné d'y voir que ces gens qui ont tant décrit de choses, n'ont dit que ce que chacun savait déjà, n'ont su apercevoir à l'autre bout du monde que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rue, et que ces traits vrais qui distinguent les nations, et qui frappent les yeux faits pour voir ont presque toujours échappé aux leurs. De là est venu ce bel adage de morale, si rebattu par la tourbe philosophesque, que les hommes sont partout les mêmes, qu'ayant partout les mêmes passions et les mêmes vices, il est assez inutile de chercher à caractériser les différents peuples ; ce qui est à peu près aussi bien raisonné que si l'on disait qu'on ne saurait distinguer Pierre d'avec Jacques, parce qu'ils ont tous deux un nez, une bouche et des yeux.»*

En effet, il décida de façon désinvolte de :

- *«Commencer par écarter tous les faits car ils ne touchent point à la question».*

- Faire fi des préhistoires connues.

- Ne pas accorder de crédit aux récits de voyages : *«Il n'y a guère que quatre sortes d'hommes qui fassent des voyages de long cours : les marins, les marchands, les soldats et les missionnaires. Or on ne doit guère s'attendre que les trois premières classes fournissent de bons observateurs, et quant à ceux de la quatrième, occupés de la vocation sublime qui les appelle, quand ils ne seraient pas sujets à des préjugés d'état comme tous les autres, on doit croire qu'ils ne se livreraient pas volontiers à des recherches qui paraissent de pure curiosité, et qui les détourneraient des travaux plus importants auxquels ils se destinent.»*

- Laisser de côté *«tous les livres scientifiques qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits»*, les *«témoignages incertains de l'histoire»*, opposant aux *«feux follets de la science»* *«le sens intérieur»*.

Cette attitude est tout à fait regrettable car, dans de tels documents, Rousseau aurait trouvé des éléments qui auraient pu lui faire peindre avec plus de sérieux, dans la première partie de son "Discours", le tableau de *«l'homme à l'état de nature»*, mieux traiter la question de l'humanité primitive.

Lui-même, en parlant des êtres humains *«à l'état de nature»*, n'évoqua, curieusement, que :

- *«Les Caraïbes»* (Indiens des Petites Antilles et de la Guyane), et cela pour, d'une part, faire leur éloge : *«Les Caraïbes, celui de tous les peuples existants qui jusqu'ici s'est écarté le moins de l'état*

*de nature, sont précisément les plus paisibles dans leurs amours, et les moins sujets à la jalousie, quoique vivant sous un climat brûlant qui semble toujours donner à ces passions une plus grande activité» ; d'autre part, se moquer de leur manque de prévoyance : «il [le Caraïbe] vend le matin son lit de coton, et vient pleurer le soir pour le racheter, faute d'avoir prévu qu'il en aurait besoin pour la nuit prochaine.» ! Aussi Nicolas Bricaire de la Dixmérie allait, en 1770, pouvoir lui reprocher de n'avoir retenu que l'exemple qui convenait à sa démonstration : «Eh ! Voilà donc cet homme que vous peignez si bon, si compatissant, si porté par instinct à secourir ses semblables? [...] De tous les sauvages que vous pouviez connaître alors, les Caraïbes étaient ceux qui approchaient le plus de votre sauvage imaginaire ; ceux qui suivaient de plus près l'instinct dont vous regrettez sans cesse que l'on s'écarte. Les Caraïbes ne secouraient point leurs semblables ; ils les dévoraient.»*

- *«Les Hottentots du cap de Bonne-Espérance»* et cela pour ce seul fait : ils *«découvrent, à la simple vue des vaisseaux en haute mer, d'aussi loin que les Hollandais avec des lunettes»*.

- *«Les sauvages de l'Amérique»* qui *«sentent les Espagnols à la piste, comme auraient pu faire les meilleurs chiens»*.

Ainsi, Rousseau préféra imaginer ce qui aurait pu avoir lieu, osa des conjectures tout à fait hasardées, des hypothèses contestables sinon complètement irrecevables, accumula des inepties, échafauda des élucubrations farfelues. En fait, il se livra à une fiction, pouvant donc être considéré comme un précurseur de ce genre de romans qui met en scène, avec plus ou moins de réalisme, des événements se déroulant au cours de la préhistoire !

Le point capital de son argumentation est que la nature ne destinait pas l'être primitif à la vie en société ; selon lui, pendant des milliers de siècles, *«l'homme de nature»* n'aurait pas fréquenté ses semblables, aurait, en dehors de rares contacts, vécu isolé, solitaire, indépendant, libre, et, par suite, heureux. Il n'aurait rencontré des *«femelles»* que pour s'accoupler, et les aurait abandonnées, elles et leurs progénitures. Mais l'anthropologue amateur, par ailleurs philosophe éclairé qui condamnait *«la faute de ceux qui, raisonnant sur l'état de nature, y transportent les idées prises dans la société, voient toujours la famille rassemblée dans une même habitation, et ses membres gardant entre eux une union aussi intime et aussi permanente que parmi nous, où tant d'intérêts communs les réunissent»*, a doté ce mâle de cette *«répugnance à voir souffrir et périr nos semblables»* qu'il considérait comme fondamentalement intrinsèque chez l'être humain. Il ne s'est donc pas rendu compte de la contradiction dans laquelle il s'enfermait : du fait de cette pitié. *«l'homme de nature»* devait bien être conduit à protéger d'abord et sa femme et ses enfants !

Or son idée était déjà contredite par les découvertes que l'anthropologie avait faites à son époque. On savait que les humains ont toujours vécu en société ; que, de ce fait, le langage, loin d'être un premier besoin non naturel, qui ne se serait manifesté que pour la chasse, la cueillette, et pour affronter des difficultés, était né du désir de communiquer avec ses proches, de maintenir des relations avec son entourage, désir éprouvé très tôt, qui daterait même de deux millions d'années, et qui aurait connu une évolution des paranthropes à Homo naledi, Homo habilis, Homo rudolfensis, Homo ergaster, Homo néandertalensis et Homo sapiens !

Si *«l'homme dans l'état de nature»* voulait communiquer avec ses proches, c'est que, évidence elle aussi repoussée par Rousseau, l'existence de la famille fut primordiale : elle se trouve d'ailleurs présente chez les animaux, où l'isolement n'est le fait, parfois, que de mâles (les lions, les ours) qui laissent les femelles assurer la vie de leur progéniture.

D'autre part, Rousseau ne parla jamais de cette organisation sociale d'origine immémoriale, qu'on appelle tribu ou clan, groupe généralement constitué de familles ayant une même descendance (les principales langues indo-européennes désignent l'appartenance à une même naissance comme le fondement d'ensembles homogènes et stables d'hommes et de femmes de toutes les générations qui se considèrent comme apparentés et solidaires du fait qu'ils affirment descendre d'un ancêtre commun soit par les hommes, soit par les femmes), structure existant avant la formation de l'État, qui se trouva chez les Hébreux (les tribus d'Israël étant, selon la *«Bible»*, au nombre de douze), chez les anciens Grecs, chez les Romains de l'Antiquité, chez les Amérindiens.

Prétendre, comme l'ose Rousseau, que, du fait de l'apparition de la propriété, *«le travail devint nécessaire»* est évidemment absurde. Le travail avait toujours été nécessaire, et semble bien plus



plausible la condamnation que, dans la "Bible", Dieu inflige au premier homme, Adam : «Le sol sera maudit à cause de toi. C'est à force de peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie. [...] C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain.» ("Genèse", chapitre III, versets 17 et 19).

La "Bible" encore indique que les deux fils d'Adam et d'Ève se livrèrent aux deux grandes activités primordiales destinées à assurer la subsistance des êtres humains : l'un, Abel, «fut berger» ; l'autre, Caïn, «fut laboureur». Et, si «l'Éternel porta un regard favorable» sur l'offrande que lui fit Abel «des premiers-nés de son troupeau», tandis qu'«il ne porta pas un regard favorable sur Caïn et son offrande de fruits de la terre» ("Genèse", chapitre IV, versets 3 et 4), ce serait bien parce que l'agriculture était une première agression commise contre la terre, le premier de toute une série de progrès techniques que l'humanité allait faire, comme le suggéra Hugo dans son poème de "La légende des siècles", "La conscience", cet essor allant faire perdre aux êtres humains leur véritable nature.

Dans la succession des progrès qu'a fait l'humanité, Rousseau donna la primauté à la métallurgie. Ce serait elle qui aurait permis l'agriculture, car «leur industrie [celle des êtres humains] ne se tourna probablement que fort tard de ce côté-là, soit parce que les arbres, qui avec la chasse et la pêche fournissaient à leur nourriture, n'avaient pas besoin de leurs soins, soit faute de connaître l'usage du blé, soit faute d'instruments pour le cultiver.» Ces instruments n'auraient pu exister qu'après que «la matière ayant été tirée [avec quels outils?] de [...] mines qui ne se forment que dans des lieux arides et dénués d'arbres et de plantes, de sorte qu'on dirait que la nature avait pris des précautions pour nous dérober ce fatal secret» [qu'est-ce qui accrédite ce tableau?], ait été travaillée pour qu'on obtienne ainsi des socs de charrue. Cela va à l'encontre des évaluations des archéo-anthropologues, pour lesquels l'agriculture a commencé il y a 10 000 ans au Moyen-Orient, en Iran, en Mésopotamie ainsi qu'en Nouvelle-Guinée, tandis que la métallurgie ne date que de 4 000 ans. Et des observations qu'on peut faire encore de nos jours dans des pays sous-développés nous indiquent que le labourage se fit longtemps avec la simple araire, une branche fourchue tirée par une bête de somme, ou par la femme de l'agriculteur.

Rousseau, insistant encore sur la métallurgie, pensa que c'est seulement «dès qu'il fallut des hommes pour fondre et forger le fer, qu'il fallut d'autres hommes pour nourrir ceux-là». Il en déduisit que c'est ainsi que seraient apparues différentes professions : les chasseurs, les forgerons, les agriculteurs, etc. ; que la division du travail, si elle favorisa le progrès, mit fin à la liberté du fait de l'interdépendance ; que le partage des tâches entraîna l'inégalité entre les productions des plus forts et celles des plus faibles ; qu'ainsi se constituèrent des classes sociales. Or est plus plausible le fait que c'est, lorsqu'il fallut que ceux qui se consacraient à l'agriculture soient protégés, pendant leur travail, par le plus fort d'entre eux, que celui-ci, désormais voué à un rôle militaire, nanti d'une position supérieure, allait ainsi demander aux autres de le nourrir, de lui payer de quoi se nourrir ; qu'ainsi naquirent l'aristocratie, l'impôt, etc..

Rousseau asséna vers la fin de la première partie de son "Discours" : «Si je me suis étendu si longtemps sur la supposition de cette condition primitive, c'est qu'ayant d'anciennes erreurs et des préjugés invétérés à détruire, j'ai cru devoir creuser jusqu'à la racine, et montrer dans le tableau du véritable état de nature combien l'inégalité, même naturelle, est loin d'avoir dans cet état autant de réalité et d'influence que le prétendent nos écrivains.» Or il s'était, en fait, attaché à inventer un processus prétendument historique par lequel les sociétés qui étaient alors connues se seraient établies sur le principe d'une inégalité qui n'a aucun fondement moral ou politique défendable. Sa véritable préoccupation fut alors la dénonciation de cette inégalité.

Ce n'est que dans ses "Notes", rédigées postérieurement quand, après l'échec du "Discours" auprès de l'Académie de Dijon, il put préparer plus à loisir l'édition de son texte, qu'il cita des ouvrages, en procédant d'ailleurs, dans certains cas, à des copies presque littérales :

- "Histoire naturelle" (1749-1789) de Buffon.

- "Description du cap de Bonne-Espérance" (1741) de Peter Kolb (que Rousseau appelle «Kolben» et auquel il emprunta son tableau des Hottentots).

- "Histoire générale des voyages" de Prévost (1746).

- "Les voyages de François Coreal aux Indes occidentales, comprenant ce qu'il y a vu de plus remarquable pendant son séjour depuis 1666 jusqu'en 1697" (1722).

Il faut donc reconnaître que manque tout à fait de valeur le tableau que fit Rousseau de l'«*homme à l'état de nature*», qui servit pourtant de base à son système de pensée !

### Intérêt philosophique

Rousseau a pu être appelé le «philosophe des origines», car, dans sa pensée, ce qui est fondamental, c'est ce qui aurait existé à l'origine, «*l'état de nature*», un état de bonheur, un «paradis perdu». Mais, s'il admit que nous ne pouvons pas le connaître empiriquement, il affirma qu'il pouvait nous donner la représentation fictive d'une telle situation, un tableau permettant de mettre en scène la nature humaine dont il avait l'idée.

Il en trouva l'occasion dans la question posée par l'Académie de Dijon : «Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes, et si elle est autorisée par la loi naturelle». Elle posait dès l'abord l'inégalité comme indiscutable, comme étant une loi naturelle. Mais, dans sa réponse, dans son "*Discours*", Rousseau, désormais connu par son "*Discours sur les sciences et les arts*", ne se soucia plus que d'approfondir la réflexion qu'il y avait commencée, et de la poursuivre avec une totale absence de concessions. Il entreprit de s'opposer à la conception induite dans la question, et d'établir ce qui était, selon lui, les véritables fondements de l'inégalité dans la société civile, en prétendant décrire un «*homme à l'état de nature*» qui ne connaissait pas l'inégalité, profitait même d'un bonheur qui s'était ensuite dégradé avec l'apparition de l'inégalité. Il indiqua nettement : «*De quoi s'agit-il donc précisément dans ce Discours? De marquer dans le progrès des choses le moment où le droit succédant à la violence, la nature fut soumise à la loi ; d'expliquer par quel enchaînement de prodiges le fort put se résoudre à servir le faible, et le peuple à acheter un repos en idée, au prix d'une félicité réelle.*»

Comme on l'a indiqué, Rousseau refusa les avis des Anciens dont l'autorité était pourtant reconnue, comme des voyageurs des temps modernes, prétendant tenter, en s'en tenant à ses propres spéculations, en suivant sa propre méthode hypothético-déductive, de remonter à l'être humain originel. Dans cette entreprise, il entendit faire preuve à la fois de prudence et de hardiesse : «*J'avoue que les événements que j'ai à décrire ayant pu arriver de plusieurs manières, je ne puis me déterminer sur le choix que par des conjectures ; mais outre que ces conjectures deviennent des raisons, quand elles sont les plus probables qu'on puisse tirer de la nature des choses et les seuls moyens qu'on puisse avoir de découvrir la vérité, les conséquences que je veux déduire des miennes ne seront point pour cela conjecturales, puisque, sur les principes que je viens d'établir, on ne saurait former aucun autre système qui ne me fournisse les mêmes résultats, et dont je ne puisse tirer les mêmes conclusions.*»

Faisant la distinction entre «*deux sortes de dépendances : celle des choses, qui est de la nature : celle des hommes qui est de la société*», il poursuivit en osant prétendre que «*la dépendance des choses, n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, et n'engendre point de vices*» : que fait-il de la nécessaire soumission au temps, à l'espace, au climat, aux multiples agressions que fait subir la sacro-sainte Nature (laquelle pourtant, ailleurs, étant «*subitement devenue inhospitalière [on se demande pourquoi !] a poussé les hommes à s'unir pour lutter contre les dangers*») ! En fait, il entendait surtout dénoncer «*la dépendance des hommes*», qui étant «*désordonnée*», «*engendre tous*» les vices, et a pour conséquence «*que le maître et l'esclave se dépravent mutuellement.*»

Ce fut donc à partir de conjectures tout à fait contestables, justifiées grâce à une gymnastique intellectuelle hasardeuse, appuyées par une prétention osée (n'écrit-il pas : «*Il me serait aisé, si cela m'était nécessaire, d'appuyer ce sentiment par les faits*»?), qu'animé par une pensée rétrograde pessimiste, il put inventer cette fiction de «*l'état de nature*», ce «moment zéro» où ne régnait encore aucune légitimité, et que, gommant l'implicite de la question posée par l'Académie de Dijon, détournant son objectif, modifiant sa portée, se situant en quelque sorte hors du sujet, considérant qu'«*on ne peut pas demander quelle est la source de l'inégalité naturelle, parce que la réponse se trouverait énoncée dans la simple définition du mot*», qu'il faut donc passer sans plus tarder à des

questions autrement plus intéressantes, il se livra à un vigoureux effort de raisonnement pour consacrer son étude aux conditions qui déterminent l'établissement de l'inégalité entre les êtres humains qui, pour lui, ne relève pas de la nature mais de la culture, puisqu'elle n'apparaîtrait qu'une fois les humains, qui auraient d'abord vécus isolés, furent réunis dans des sociétés ; pour reconstituer l'évolution de l'être humain, de son état de primitif à son état de civilisé, de l'âge d'or de l'humanité primitive (utopie d'un paradis terrestre) à la corruption de la civilisation.

Dès les premières pages de son "*Discours*", il admit, mais balaya aussitôt, l'inégalité «*naturelle ou physique*» «*qui consiste dans la différence des âges, de la santé, des forces du corps, et des qualités de l'esprit*». Pour lui, étaient dispensées à tous la force musculaire et l'agilité qui étaient nécessaires pour se défendre contre les bêtes sauvages et les aléas du climat ; il acceptait seulement «*les infirmités naturelles, l'enfance, la vieillesse, et les maladies de toute espèce*», encore qu'il présentait ces dernières surtout comme l'effet d'un affaiblissement dû à la vie en société. Il partit de l'hypothèse que la structure et l'aspect des corps ne se sont pas modifiés au cours de millénaires, envisagea un être humain originel qui, physiquement, ne différait pas de l'humain civilisé de son temps. On pourrait donc voir en lui un adepte du créationnisme, cette doctrine d'ordre religieux qui veut qu'un être divin ait été le créateur d'êtres qui étaient, dès leur origine, tels que nous les connaissons aujourd'hui, doctrine qui s'oppose donc à la théorie de l'évolution du vivant.

Affichant une fausse soumission au texte biblique (en fait, afin de se laisser toute liberté de spéculer), il écarta d'emblée d'y voir l'unique mode de connaissance de l'être humain : «*La religion nous ordonne de croire que Dieu lui-même ayant tiré les hommes de l'état de nature, ils sont inégaux parce qu'il a voulu qu'ils le fussent ; mais elle ne nous défend pas de former des conjectures tirées de la seule nature de l'homme et des êtres qui l'environnent, sur ce qu'aurait pu devenir le genre humain, s'il fût resté abandonné à lui-même.*»

Il lui était d'autant plus nécessaire de ne pas s'appuyer sur le texte biblique qu'il entendait passer entièrement sous silence la pièce maîtresse du dogme, le hiatus entre le paradis et la réalité de l'existence humaine après le péché originel et la chute. Cette position prise arbitrairement lui permit d'éluider les tracasseries des théologiens. Ainsi, alors que, selon la religion, l'être humain commet le mal dès qu'il croit avoir son libre-arbitre, mais est susceptible d'éventuellement se racheter, «*l'homme à l'état de nature*» de Rousseau est bon quoique sans religion, mais se pervertit peu à peu au contact de ses semblables et par l'instauration de la propriété. Les scénarios sont donc différents, même si, dans les deux cas, le présent est très imparfait.

Il substitua au mythe biblique du jardin d'Éden dans la "*Genèse*" sa reconstruction, imaginaire elle aussi, de l'«*état de nature*», sa création du mythe d'un pur état de nature, d'un état idéal des «*hommes de la nature*» «*libres, sains, bons et heureux*», vivant isolés (seuls les mâles toutefois !), au jour le jour, en se suffisant à eux-mêmes, en n'ayant pas besoin du concours des autres pour subsister, ce qui aurait permis à la nature humaine de se développer dans toute sa perfection. Or un tel état n'a jamais existé, les êtres primitifs ayant d'autant plus vécu dans des sociétés que leur situation était plus précaire. Ce fut évidemment d'abord la famille, alors que Rousseau, se faisant donc alors, curieusement, l'apologiste de l'égoïsme, la considéra comme néfaste car elle aurait obligé le solitaire à «*faire des provisions pour deux*» (pourquoi seulement pour deux?).

Dans le même esprit, il constata avec regret que c'est «*dès l'instant qu'un homme eut besoin d'un autre*» que se déclencha la première étape du passage de l'indépendance à la dépendance, de l'autosuffisance à la division du travail (limité d'ailleurs à «*la métallurgie et à l'agriculture*», cet ordre étant, de plus, impossible, comme on l'a montré précédemment), de «*l'égalité*» à «*l'esclavage et à la misère*», avant qu'intervienne le passage de la mise en commun à la propriété privée, puis le passage de la liberté à l'exploitation de la force de travail. C'est encore une fois, paradoxalement, que cette évolution est dénoncée comme un effet du besoin de «*perfectibilité*» qui aurait engagé l'humanité dans une impasse fatale !

S'intéressant plus précisément à la question posée par l'Académie de Dijon, il entendit montrer que l'inégalité n'est pas une nécessité : elle aurait pu ne pas être ; mieux encore : elle aurait dû ne pas être. Il considérait que, en conséquence, s'il n'y a rien ici qui s'impose par nécessité, il faut

comprendre comment on en est arrivé là. La question de l'origine est celle de la genèse d'une réalité inacceptable.

Rousseau, qui avait souffert de sa basse condition et de la misère, ne voulut pas tant soutenir l'idée de la bonté naturelle de l'être humain que dénoncer l'injuste répartition des fortunes et le despotisme ; qu'affirmer avec force l'égalité fondamentale des êtres humains ; qu'attaquer les hiérarchies sociales instituées.

Il établit que la nature de l'être humain est rebelle à l'inégalité, d'autant plus que son «*homme de nature*» est autosuffisant, n'a pas à s'opposer aux autres, à leur prouver quoi que ce soit. Mais il aurait ensuite subi une dénaturation, et, de ce fait, apparaît, sous toutes les latitudes, pris dans des rapports de forces. La société se révèle ainsi plus clairement, dans son principe et ses conséquences, comme reposant sur des jeux de domination et de fascination, comme fondée sur un coup de force par lequel certains se déclarent propriétaires, les rapports de forces prenant l'apparence du droit par un contrat de dupe au service des puissants. Il se livra à une diatribe contre la propriété privée et contre ses conséquences néfastes : de proche en proche, elle aurait donné naissance à la «*société civile*», corruptrice des âmes ; elle serait la source de toutes les inégalités (même si de nombreuses sociétés primitives qui existent encore aujourd'hui ignorent la propriété, et si, par ailleurs, la conception libérale fait d'elle un instrument d'émancipation par rapport à la collectivité).

Il refusa donc un fondement en droit de l'inégalité sociale, montra que sa source réelle est politique ; que, si la domination des plus forts résulte d'un artifice ou des caprices du hasard, il est donc possible de la surmonter et d'oeuvrer à la liberté en détruisant toute hiérarchie arbitraire.

Il dressa un tableau de l'injustice dans les sociétés humaines qui se sont succédé au cours de l'Histoire, car il y eut toujours des différences entre les riches et les pauvres, les hommes libres et les esclaves (dans la Grèce antique, à Rome, aux États-Unis, etc.).

Il affirma sa conception d'un bonheur à trouver non dans les fausses vertus de la convention sociale, mais dans les saines vertus de la morale individuelle. On peut avoir envie de suivre son invitation non à une impossible régression vers la vie sauvage, mais à une existence rustique et patriarcale.

Au-delà de ses errements en matière d'anthropologie, le système de pensée de Rousseau n'échappe pas à d'autres critiques.

Il faut d'abord constater que, en fait, rien chez l'être humain n'est purement naturel ; qu'il est impossible de séparer chez lui les comportements naturels, innés, et les comportements culturels, fabriqués ; que les cultures premières ne sont pas «*plus proches de la nature*» que les nôtres car elles aussi disposent de techniques, d'œuvres d'art, de croyances religieuses, de mythes, de rituels, de prohibitions ; et ceux qui les composent ne se contentent pas d'émettre des sons, ils parlent un langage articulé.

On peut aussi montrer que Rousseau se contredisait. En effet, d'une part, il établissait que l'état de nature est perdu pour jamais, et que les dégradations dues au progrès sont irréversibles ; mais, d'autre part, il déclarait qu'il est possible, au moins en théorie, de créer un état ultérieur qui rétablirait les conditions de l'état de nature dans une société maîtrisée ; que chacun de nous peut retrouver en lui-même et recréer dans sa vie «*l'homme naturel*».

Surtout, doit-on prendre au sérieux un «*penseur*» qui «*ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé*»? Ne faut-il pas plutôt se dire, après Talleyrand, que «*Tout ce qui est excessif est insignifiant*»?

Ce qui est peut-être le principal apport philosophique de Rousseau, c'est la distinction, apparemment triviale, qu'il fit au début entre animalité et humanité. En effet, dans le critère qui sépare le règne humain du règne animal, gît toute la formule de l'humanisme moderne. La bête, sans doute, ne l'est pas tant qu'on le dit, car elle possède une intelligence, une sensibilité, voire une faculté de communiquer, et ce n'est nullement la raison, l'affectivité ou même le langage qui distinguent en dernier lieu les êtres humains. Le critère, pour Rousseau, est ailleurs : dans la liberté ou, comme il le dit, dans «*la perfectibilité*». La preuve? D'évidence, l'animal est guidé par l'instinct commun à son espèce comme par une norme intangible, une sorte de logiciel implacable dont il ne peut s'écarter. La

nature lui tient donc lieu tout entière de culture : *«C'est ainsi qu'un pigeon mourrait de faim près d'un bassin rempli des meilleures viandes, et un chat sur des tas de fruits ou de grains, quoique l'un ou l'autre pût très bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'était avisé d'en essayer.»* La situation de l'être humain est inverse : il est même si peu programmé par la nature qu'il peut commettre des excès jusqu'à en mourir, car, en lui, *«la volonté parle encore quand la nature se tait»*.

Première conséquence : à la différence des animaux, les humains sont doués d'une histoire culturelle : au lieu que les termites ou les fourmis sont les mêmes depuis des millénaires, les sociétés humaines progressent, ou du moins changent, sous l'effet d'une double historicité : celle de l'individu, qui a nom éducation (ce qui allait donc conduire Rousseau à écrire plus tard "*Émile*"), et celle de l'espèce, qui est la politique, ce qu'il signifie ainsi : *«S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la société, c'est de substituer la loi à l'homme, et d'armer les volontés générales d'une force réelle, supérieure à l'action de toute volonté particulière. Si les lois des nations pouvaient avoir, comme celles de la nature, une inflexibilité que jamais aucune force humaine ne put vaincre, [...] on réunirait dans la république tous les avantages de l'état naturel à ceux de l'état civil : on joindrait à la liberté qui maintient l'homme exempt de vices, la moralité qui l'élève à la vertu.»* (ce qui allait le conduire à écrire plus tard "*Du contrat social*"). Et, bien qu'il ait lié inégalités et organisation sociale, Rousseau affirmait qu'il est *«incontestable, et c'est la maxime fondamentale de tout le droit politique, que les peuples se sont donné des chefs pour défendre leur liberté et non pour les asservir»*, montrant par là qu'il n'estimait pas qu'était inéluctable la corruption qu'engendre la société, mais qu'au contraire, *«c'est précisément parce que la force des choses tend toujours à détruire l'égalité que la force de la législation doit toujours tendre à la maintenir.»* Plutôt que de défendre un retour à l'état de nature au nom de la liberté et du bonheur innocent, il entreprenait d'imaginer une forme d'association politique qui permette la liberté et l'égalité au sein d'une société.

Seconde implication : c'est parce qu'il est libre, qu'il n'est prisonnier d'aucun code naturel ou historique déterministe que l'humain est un être moral. Ce que, quelques décennies plus tard, allait affirmer très exactement la "*Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*" : ce n'est pas en tant que membre d'une communauté ethnique, religieuse, linguistique, nationale, que l'individu possède des droits, mais en tant qu'il est, par sa liberté, toujours aussi au-delà de sa communauté d'origine. L'humanisme abstrait était né.

Ainsi, le "*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*", qui fut fondé sur une véritable imposture intellectuelle, n'apparaît-il guère valable que pour une notation tout à fait secondaire, alors que la thèse centrale ne peut qu'être rejetée. Elle allait pourtant être le point de départ de la réflexion politique de Rousseau, qu'il allait poursuivre dans l'"*Essai sur l'origine des langues*" et surtout dans "*Du contrat social*" où, comme le problème de l'inégalité remettait en question les bases mêmes de la société contemporaine, il allait proposer sa conception d'une autre société, vouloir fonder le règne de la justice et du bonheur collectif, proposer l'idée de la démocratie.

### Destinée de l'oeuvre

Rousseau indiqua, dans "*Les confessions*", que le "*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*" *«avait été fait pour concourir au prix»*, même s'il était *«sûr d'avance qu'il ne l'aurait pas, et sachant bien que ce n'est pas pour des pièces de cette étoffe que sont fondés les prix des académies.»* ("*Livre huitième*").

En effet, cette fois-ci, il ne reçut pas le prix, l'Académie de Dijon ayant reculé devant tant de hardiesse, et ayant couronné plutôt le texte de l'abbé Talbert, de Besançon.

Mais, en 1755, il publia le texte, en y ajoutant les "*Notes*". Il prétendit, dans "*Les confessions*", qu'il *«ne trouva dans toute l'Europe que peu de lecteurs qui l'entendissent, et aucun de ceux-là qui voulût en parler»* ("*Livre huitième*"). En réalité, ce fut un événement. Et ce bref traité assura sa gloire et son influence, les contemporains le mettant au niveau même de Voltaire.

Il en séduisit beaucoup par sa peinture de sauvages qui auraient été *«libres, sains, bons et heureux»*. Le thème du «bon sauvage», déjà répandu par les voyageurs (en particulier La Hontan), allait devenir

un thème littéraire, illustré en particulier par Marmontel ("*Les Incas*" [1778]), Bernardin de Saint-Pierre ("*La chaumière indienne*" [1790]), etc..

Il séduisit encore beaucoup de ses contemporains parce que, au lieu d'un philosophe perdu dans la spéculation, ils découvrirent un moraliste ardent qui voulait, de toute son âme, les guérir et les rendre heureux.

Cependant, Rousseau fut âprement critiqué :

- L'Église catholique condamna le "*Discours sur l'inégalité*" en lui reprochant de nier le péché originel et d'adhérer au pélagianisme (doctrine qui professait que la liberté règle les rapports entre l'être humain et Dieu).

- Voltaire, dans une lettre datée du 30 août 1755, lui écrivit : «J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain [...] On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage.» Et il fustigea la vision optimiste de la nature humaine de Rousseau.

En effet, les adversaires de Rousseau lisent dans son texte un appel à la régression, une négation de tous les acquis de la civilisation, une autre dénonciation des méfaits du progrès.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

[www.comptoir litteraire.com](http://www.comptoir litteraire.com)